UNIVERCINÉ ITALIEN

#6

LA GAZETTE DU FESTIVAL

FOCUS : « COSIMO E NICOLE »

Lors d'une manifestation alors que le tumulte des foules et les fumigènes ragent dans la ville, Cosimo et Nicole se reconnaissent et commencent une histoire d'amour passionnelle comme on les aime. Il est Italien, elle est française, et c'est leur différence qui les unie. Le langage n'est pas une barrière entre eux, Nicole parle couramment italien tandis que Cosimo se confond dans un français timide aux résonances italiennes. Passant d'une langue à l'autre avec fluidité, c'est dans leurs étreintes qu'ils communiquent le mieux. Langage corporelle aux danses infinies, le spectateur se laisse prendre par la main dès les premières minutes et monte avec eux à bord de leur camionnette volée ou de leur scooter au turbo infernal.

Road-movie vous avez dit? Pas tout à fait! Le film commence en France, pays natale de Nicole puis les deux protagonistes prennent le voile pour Gênes, leur destination finale sera la fameuse capitale européenne: Bruxelles. En effet c'est autour d'une intrigue qui fait écho à une problématique européenne brûlante que le film se construit pour mieux mettre à l'épreuve la solidité des liens qui unie les deux protagonistes. Alors qu'Alioune jeune travailleur immigré sans papier, travaille au noir avec Cosimo sur le chantier d'une scène de spectacle, il perd soudainement l'équilibre et se blesse grièvement. Paolo, qui incarne la figure de l'employeur peu scrupuleux, décide avec l'aide de Cosimo et Nicole de laisser le corps à l'abandon par peur des représailles. Le couple va alors traverser une crise de conscience sans précédent, crise qui les poussera à questionner leur relation et leur sentiment de culpabilité. Le personnage d'Alioune désormais évincé du scénario n'a jamais été aussi présent, son spectre est le troisième personnage qui fait barrage entre Cosimo et Nicole. C'est donc un trio des plus diaboliques que Francesco Amato met ici en scène.

En effet, c'est seulement lorsqu'Alioune réapparait miraculeusement et que Cosimo et Nicole décident de lui apporter leur aide en l'emmenant à Bruxelles que le couple s'accordent à nouveaux des gestes d'affections et des regard tendres. Enfin le dernier coup de théâtre, la fin que le spectateur n'attendait plus n'est autre qu'une critique sous-jacente de l'Europe et du fossé qu'il existe entre les espoirs de liberté que le continent européen évoque aux pays du tiers monde et les limites du système juridique.

La mise en pratique des idéaux européens est encore un terrain en construction où les demandeurs d'Asile n'ont pas une place privilégiée - bien que leur cause soit revendiquée, il semblerait que leurs droits soient souvent bafoués et leur dossier mis à l'index.

Toutefois, Cosimo et Nicole s'unissent à nouveau sur les notes entrainantes d'une musique africaine, notes qui symbolisent une promesse d'interculturalité entre les peuples.

Agnès Duthu

« AQUADRO » : RENCONTRE AVEC LE SCENARISTE, DAVIDE ORSINI

Ce film à petit budget, pour moitié financé par la Rai *(la plus grosse entreprise de radio-télévision publique italienne), pour moitié par la ville de Bolzano, dans le Haut-Adige, où a été tourné le film, n'avait pas vocation à être diffusé sur grand écran. Il était prévu qu'il soit diffusé sur internet uniquement. Le scénariste, Davide Orsini, nous raconte l'histoire de ce film et la Gazette a pris des notes…*

L'objectif du film était de donner le point de vue des jeunes. La question de départ était : pourquoi font-ils ça ?

Ainsi ce film, tout en racontant une histoire d'amour – le premier amour d'adolescent – force un peu la réalité pour en sortir toutes les émotions des personnages et transformer le point de vue : si cette vidéo naissait d'un acte d'amour ? Les générations actuelles vivent avec les technologies dont parle le film, *« ils l'utilisent au quotidien, précise le scénariste, pas comme nous, les "vieux" qui avons grandi sans. Alors forcément à un moment donné, l'intimité entre en jeu. C'est une époque où le concept de moralité et de vie privée est complètement différent de ce que nous connaissions quelques années auparavant »*. Et le film montre bien que cette limite est parfois très largement dépassée.

Tout part en fait d'un fait divers. *« La plupart du temps, ce sont les jeunes filles qui sont victimes, c'est ce que nous avons trouvé dans la plupart des journaux sur lesquels nous nous sommes appuyés »*. Mais un des éléments majeurs mis en évidence dans ce film est aussi le poids du groupe, le regard des autres, une fois que l'intimité n'est plus privée : *« quand une fille fait l'amour pour la première fois et que ça se sait, c'est une moins que rien. A l'inverse, un garçon qui fera cet acte sera traité en héro, on le considérera comme le meilleur. Aussi quand dans le film on voit les garçons rire et filmer la réaction de la fille mise devant le fait accompli, c'est très dur »*.

La jeune fille, Amanda, jouée par Ilaria Giachi, une très jeune comédienne professionnelle (à peine 20ans pendant le tournage), est celle qui se lance, qui se découvre et qui prend de plus en plus de place dans le couple. Très rare à l'écran, le réalisateur montre le désir de la jeune fille en plus de celui du garçon : *« il fallait montrer leur ressemblance, au-delà du clivage fille/garçon. Malgré leur statut social, leur cercle d'amis ou de solitaire, ils sont semblables. Tous les deux aspirent à l'amour, au sexe, et vivent dans l'ombre. Lui dans l'ombre de son ordinateur et de son téléphone ; elle dans l'ombre de sa meilleure amie, fille populaire et extravertie »*. A l'inverse, celui qui interprète le jeune homme, Lorenzo Colombi, est un véritable élève de ce lycée. Il avait un *truc* qui a fait la différence avec beaucoup d'autres… et a permis beaucoup de scènes qui n'étaient pas prévu au départ !

C'est un film ou l'adulte est absent. On ne voit pas les visages des adultes. Selon Davide Orsini, c'est un *« vrai choix de l'extrême »*. Ce parti pris reflète la volonté des adolescents d'exclure les adultes de leurs histoires. Ce manque de communication entre la sphère adolescente et la sphère adulte, entre les générations, est de plus en plus exploitée au cinéma, surtout avec l'utilisation massive des nouvelles technologies et des réseaux sociaux : *« on est dans une société où, quelle que soit la question, on trouvera forcément des éléments de réponses sur la toile. Et la personne qui sera derrière cette réponse, on ne la connaît pas. Pour certaines questions, certains préfèrent. On n'a pas peur d'être embarrassé devant les adultes »*.

Les adultes sont aussi absents car ils représentent le versant "complications" de la situation. On en voit une partie à la fin du film d'ailleurs… *« Le prof, qui est le seul à essayer les comprendre, se trouve entre le monde des adultes et celui des jeunes. Le lien doit se faire, et le prof est un élément très important dans la vie des jeunes. La sexualité d'une manière générale, l'intimité, les vidéos, les victimes de ces vidéos rendues public, tout cela est un tabou. Les profs en Italie ont essayé de réagir, par des articles. Ils ont dit qu'il fallait en parler beaucoup plus… car si on part du principe qu'il y a des sujets dont on ne peut pas parler à l'école, comment alors aller en parler après aux adultes ? »*. Au-delà de ça, les adultes représentent aussi la loi, et celle-ci est aussi absente du film. Car ce film se termine *« là où commence l'article de journal. Là où commence le scandale. Nous avons mis l'accent sur la décision d'adulte que prennent les deux jeunes ensembles à la fin. La suite, ça ne nous intéressait pas. Ça n'avait pas beaucoup d'importance pour nous »*.

Car le point central du film est la sincérité de ces jeunes, et leur passage à "l'âge adulte" : *« ce n'est pas une génération à la dérive, il ne faut pas être négatif. Il faut essayer de comprendre »*. D'où la volonté du réalisateur de filmer au plus proche des acteurs, des jeunes gens, afin que le spectateur se rapproche et soit *« obligé de juger par lui-même »*.

Manon Rousselle

RETOUR SUR « LA GRANDE BELLEZZA »

Pour présenter ce chef d'œuvre, Marina nous a offert quelques pistes de réflexion dimanche matin, en voici la substance…

« La grande bellezza », le sixième film du réalisateur napolitain Paolo Sorrentino, actuellement nominé pour l'Oscar du meilleur film étranger, est un instantané esthétique de Rome qui capture le regard de la ville.

Ce film, sorti en Italie en mai 2013, n'a pas cessé de diviser les critiques, alors que son réalisateur le considère son film le plus mûr.

La critique a souvent cherché dans *« La grande bellezza »* une condamnation à la bonne société romaine corrompue et bourgeoise. Pourtant, Sorrentino ne s'occupe pas de ça dans son film. Autrement dit, la corruption n'est pas l'objectif de sa narration, mais le cadre et le milieu dans lequel Jep Gambardella se place pour partir à la recherche de la « grande beauté ».

Toni Servillo, qui a déjà travaillé avec Sorrentino dans *« L'uomo in più »*, *« Le conseguenze dell'amore »* et *« Il divo »*, donne corps encore une fois à un personnage inoubliable, Jep.

Jep, journaliste ennuyé et roi des nuits romaines, se laisse "distraire" par la mondanité de Rome depuis quarante ans, comme il le dit lui-même. Néanmoins, il n'arrête jamais de chercher dans la ville et dans ses habitants l'inspiration pour retourner écrire, après le succès de son premier roman, écrit à l'âge de vingt ans.

Dans *« La grande bellezza »* on peut observer deux Romes : la Rome de la nuit et la Rome du jour. La Rome nocturne, faite de fêtes et d'excès, s'affronte et se fond avec la Rome classique, magnifique et austère dans laquelle Jep déambule en un silence contemplatif pendant le jour. Comme la critique a pu le remarquer, les deux Romes de Jep ne sont pas réelles ; elles n'existent plus ou elles sont une caricature des vraies, peu importe. Il s'agit, en effet, de la vision sublimée que le personnage, et Sorrentino avec lui, ont de la ville éternelle, en tant que napolitains arrivés à Rome, en même temps étourdis par sa beauté mais aussi admiratifs.

Dans cette Rome inventée, Jep court derrière l'image de son seul véritable amour de jeunesse. Pendant sa recherche, il est entouré par des figures à la fois comiques et grotesques, tendres et inquiétantes, amicales et farouches. Jep observe et se mêle à cette foule indéfinissable, sans la condamner, mais en essayant plutôt d'en tirer des moments d'une pureté et d'une beauté inouïes. Depuis toujours, le fantôme de la littérature possède son regard, qui est de ce fait détaché et extrêmement participatif au même temps.

Sorrentino, au début du film, nous offre les mots de Céline à l'ouverture de son *Voyage au bout de la nuit*, que je vous invite à utiliser comme clé pour analyser ce film ambitieux et touchant :

« Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination. Tout le reste n'est que déceptions et fatigues. Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force. Il va de la vie à la mort. Hommes, bêtes, villes et choses, tout est imaginé. C'est un roman, rien qu'une histoire active. Littré le dit, qui ne se trompe jamais. Et puis d'abord tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les veux.
C'est de l'autre côté de la vie. »

Marina Oracolo

Katorza Cinéma - Nantes
UNIVERSITÉ DE NANTES
VILLE DE Nantes
Région PAYS DE LA LOIRE